**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 46 (1908)
**Heft:** 6

**Artikel:** Les papas soigneux
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-204823

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Pourquoi je vous ai conté ces choses?... Qu'en sais-je, moi? Peut-être pour vous dépeindre un peu la vie valaisanne!

Peut-être aussi pour vous prouver qu'il vaut mieux aller à la remorque de son idéal que de n'en point avoir du tout. CHAMPÉDRY.

### Les papas soigneux.

Trois mignons chérubins échangent leurs impressions de Nouvel-An.

*Petit K.* — Moi, j'ai reçu un bel oreiller sur lequel on a brodé P. L. M.

*Tous.* — ...?

*Petit K.* — Ça veut dire : pour les mioches!

*Jeune C.* — Moi, c'est plus chic; j'ai reçu un livre relié sur lequel il y a écrit : « Cercle de Beau-Séjour ».

*Toto-L.* — C'est rien, tout ça! J'ai trouvé dans mon petit sabot six cuillers sur lesquelles il y a gravé « Buffet de la gare de Lausanne ».

### MIRACLES MODERNES

A notre époque de grands progrès scientifiques, il est toujours piquant de relire les réflexions que les premières applications de l'électricité ont inspirées à nos devanciers. A ce titre, il me paraît intéressant de reproduire le petit article que voici, inspiré à son auteur par la première nouvelle de la découverte du téléphone.

*

DANS un journal, dont le directeur doit être chauve, car il est très sérieux, pas le directeur, le journal — le directeur aussi peut-être, après tout, je n'en sais rien, — je lis la nouvelle suivante :

« Sir William Thompson a annoncé, à la dernière réunion de l'association des sciences de Glascow, qu'à l'exposition de Philadelphie, placé à l'extrémité d'un fil télégraphique, il avait clairement entendu répéter, par un petit disque circulaire, les paroles prononcées à l'autre extrémité du fil par un de ses collègues. »

Je suis d'une nature douce et candide, je crois tout ce qu'on me dit.

Doué de cette aimable nature, je n'ai donc émis aucun doute concernant le fait ci-dessus mentionné; au contraire, j'ai tellement avalé la découverte que je me suis dit: mon ami, j'aime assez à m'appeler mon ami, c'est même une passion chez moi. — Mon ami, tout n'est pas fini dans ce bas-monde et tes beaux yeux vont assister à une révolution complète dans les habitudes de tes concitoyens.

En effet. Le télégraphe écrivait, aujourd'hui, voilà qu'il parle; demain, pourquoi ne chanterait-il pas?

On adaptera un fil à une mécanique quelconque, et, pour une somme dérisoire, on entendra chanter, au moment des huîtres : *Anges purs, anges radieux;* au rôti, en découpant le canard : *Vous qui faites l'endormie*; au fromage : *O fleurs qui parfumez la plaine;* en se couchant, le mari et la femme, débarrassés de leurs invités, entendront une voix douce dans l'alcôve qui leur chantera — télégraphiquement : — *Cours, mon aiguille.*

Ce sera charmant.

### LETTRES INÉDITES SUR LA GUERRE DU SONDERBUND

(FIN)

Chessel, le 28 novembre 1847.

Ma chère mère,

HIER matin, on a disloqué la compagnie à Aigle; elle a été divisée en trois détachements : le 1er, composé de la moitié de la compagnie, sous les ordres du capitaine, a été dirigé du côté de St-Maurice; le 2me, sous les ordres de M. Rochat, a été dirigé sur le pont de Collombey; enfin le 3me m'a été confié, et je suis maintenant à Chessel, général en chef d'une armée de 23 hommes, y compris les sous-officiers.

Ma mission est de construire des ouvrages assez considérables pour battre le pont. J'ai déjà beaucoup avancé; je m'en tire bien; il ne me manque que du temps ou des bras. Je suis obligé de pourvoir au logement, à l'éclairage, au chauffage, à la nourriture de ma troupe. Cela me donne beaucoup d'embarras. Ce matin, les fournisseurs ont refusé mes bons faits sur papier libre; le commissaire des guerres leur a ordonné de livrer à mon caporal-fourrier le pain et la viande et m'a envoyé des formules de bons que j'ai remplis et qui seront acquittés.

Nous sommes à portée de la voix des postes valaisans. On les entend rire et causer. Ils désertent en masse. A l'heure qu'il est, il vient d'en passer une compagnie entière avec armes et bagages; ils ont passé sous mes fenêtres en poussant des cris de joie. J'ai toujours grandement idée que le Valais se rendra comme Fribourg, après une escarmouche, peut-être, ou sans escarmouche.

Je suis bien logé pour l'endroit, mais nourri à mes frais. Ma solde y passera sans doute tout entière; mais bref; les soldats sont réunis dans une seule chambre où il y a de la paille, et ils s'estiment heureux de n'avoir pas été comme tant d'autres dans des granges, des boitons ou autres lieux semblables.

Adieu, porte-toi bien.

Ton fils,
G. WILLER.

P.-S. — Tu sauras que j'ai toujours bien mal au pied, que je boîte tout bas et que je désirerais beaucoup avoir des souliers ou des bottines.

Lausanne, 28 novembre 1847.

Mon fils,

Je viens de recevoir tes souliers et je m'empresse de t'envoyer ceux que j'ai à la maison. Je pense que les gros te seront utiles pour tes pieds malades. Demande quelque chose au médecin pour te les frotter. Pourquoi es-tu si mal nourri et logé? Ceux qui sont revenus de ces côtés se louent tous des habitants. Ne te laisse pas avoir faim; surtout mange de la soupe chaude.

Tu as sans doute reçu ma lettre, que j'ai mise moi-même à la poste vendredi; ainsi je n'ai rien de nouveau à te dire. Il paraît qu'il faut deux jours pour recevoir les paquets et les lettres; il manque du monde à la poste.

Adieu, mon fils; si tu as besoin de quelque chose, écris à ta mère en toute confiance.

Mes amitiés à M. Rochat.

Ta mère.

P.-S. — Tout le monde de chez M. B. te fait mille amitiés.

Prête à cacheter le paquet, j'ai pensé de t'envoyer les derniers *Nouvelliste.*

Sion, le 2 décembre 1847.

Ma chère mère,

Je suis arrivé à Sion hier, l'après-midi. Tu vois bien que j'ai fait du chemin. Je suis parti subitement de Chessel mardi, l'après-midi à 3 heures. J'ai rejoint M. Rochat au bivouac de Collombey, et le capitaine le lendemain aux bains de Lavey; nous avons couché à Martigny, puis enfin ici. Mon départ de Chessel est arrivé d'une manière singulière et qui a failli me mettre dans un effroyable pétrin. Heureusement je m'en suis tiré et n'en ai soufflé mot à personne. Voici ce que c'était :

Je t'ai dit que, arrivé à Chessel, le samedi après-midi, après avoir reçu les ordres du major Borel, je me suis mis à l'ouvrage et que j'ai travaillé dimanche toute la journée. Je n'avais pas fait la moitié de ce que je devais faire et je voulais recommencer le lendemain avant le

---

FEUILLETON DU *CONTEUR VAUDOIS*

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

3

## *La dernière leçon du professeur Clasius.*

NOUVELLE PAR AUG. BLONDEL

II

ON comprend quel émoi cette lettre jeta dans la petite cervelle : un bal, cela doit être si beau, si amusant! Un mot de sa mère arrêta cet élan de joie : « Tu ne peux accepter, tu ne sais pas danser... et je trouve tout à fait inutile de te faire donner des leçons pour le moment. Dans quelques années, nous verrons ».

Nini compta sa déception à son oncle, et celui-ci : « Il faut apprendre à danser, fillette, dit-il, et tu feras cette surprise à ta mère... mais... » et le professeur se grattait furieusement la tête... « enfin, j'y réfléchirai ».

Pendant quelques jours M. Clasius sembla fort occupé, et il ne sortit guère de chez lui; deux fois Anselme son domestique le surprit montant dans son grenier, et en redescendant couvert de poussière, les mains vides; à un troisième voyage il revint cachant un objet étrange derrière son dos. Puis il redoubla de sévérité et défendit absolument sa porte.

Une semaine entière s'écoula sans que Nini vînt prendre ses leçons, et l'on put croire que le professeur s'était remis à composer son livre de droit romain. Cependant les manuscrits étaient fermés, et les in-folio dormaient paisiblement sur les rayons de la bibliothèque.

Anselme ne put contenir plus longtemps sa curiosité. Il s'achemina à petits pas vers la chambre de son maître, mais un bruit inusité vint frapper son oreille et le cloua au sol : quelqu'un s'essayait à jouer du violon dans le cabinet de travail de M. Clasius. L'idée que le grave et compassé professeur se livrait à la musique lui sembla si comique qu'il ne put s'empêcher d'éclater de rire... La porte s'ouvrit et Anselme n'eut que le temps de s'enfuir à toutes jambes...

Deux jours après Nini fit de nouveau son entrée dans la bibliothèque pour reprendre sa leçon... Elle trouva que son cher oncle avait une figure singulière, qui trahissait le plus sérieux embarras. On ne sait quelle question elle lui adressa à ce sujet, mais la réponse fut si fort du goût de la fillette qu'elle poussa un cri de joie. Cet indiscret d'Anselme se crut autorisé à mettre son œil au trou de la serrure pour apprendre ce qui motivait un tel accès de gaîté.

Alors il vit un tableau unique et invraisemblable, tellement invraisemblable qu'il se pinça pour se bien convaincre qu'il ne rêvait pas.

Le savant professeur Clasius, qui avait pendant trente ans occupé une chaire de droit à l'université, le membre d'on ne sait combien de sociétés savantes, l'homme le plus correct, le plus gourmé, le plus académique de la ville, tenait un violon sous son bras, et donnait une leçon de danse à Mlle Nini!

Il avait songé soudain à ce violon, compagnon de sa jeunesse, caché comme elle sous une épaisse poussière; il l'avait retrouvé au grenier et il en jouait vraiment le mieux du monde. Et c'était merveille d'entendre les vieux airs de menuet, merveille de voir ces pointes, ces saluts, ces pirouettes et ces pas de zéphyr, et ces jetés et ces battus...

L'élève fut digne du maître et Mlle de Berghes dansa à son premier bal avec une grâce et une gentillesse, une perfection et une distinction qu'on ne connaît plus mainrenant.

Telle fut la dernière leçon du professeur Clasius. S'il fût resté juriste tout simplement, peut-être que son nom ne nous serait jamais parvenu.

FIN